

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oscar de CHASTONAY

Per sepulcra

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 17-19

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Per sepulcra

Tous, dans quelque froid cimetière, nous pleurons sur la tombe des disparus. Longtemps, peut-être, ils ont vécu à nos côtés, et l'habitude de leur présence a rendu plus cruelles les douleurs de la séparation. Peut-être, aussi, sont-ils partis, lorsqu'à peine nous les avons connus ? Et c'est un père, c'est un ami que nous avons donné : offrande nécessaire à la terre du péché ; c'est une mère aussi que nos bras, tendus en vain vers la route que prennent les morts, n'ont pas su retenir. Ils sont partis, les uns suivant les autres, loin de nos cœurs, et seuls, sur leur tombe pleurant toutes nos larmes, nous restons.

Ici bas ! Sur cette terre maudite, où le bonheur n'apparaît qu'un instant, où nul ne peut espérer, dans la joie du matin, le calme et la paix du soir même qui vient, ni dans la floraison deviner la récolte, ni jouir sans angoisse, ni vivre sans la crainte — hélas ! nous arrivons, escortés par la douleur qui, désormais, ne nous quittera plus sur la route qui conduit à la tombe.

Là, du moins, nous trouvons le repos. Après la vie, longue ou brève, à peine consentie ; après avoir souffert tous les coups dont chacun, qui nous a rencontrés : étranger, ami peut-être, parent, nous a frappés, sans égard pour notre faiblesse qui devait nous les faire épargner, ou notre amour qui ne les semblait pas mériter ; après avoir souvent peiné sans être secourus et pleuré bien souvent sans être consolés ; après les joies envolées aussitôt qu'aperçues, tels des éclairs dans la sombreur de l'existence ; après l'espérance déçue, la confiance trompée, les promesses trahies, quand tout effort vers le bonheur est déjoué,

au lendemain du rêve, il ne nous reste plus, pauvres hommes, qu'à descendre au tombeau.

Là, nous saurons ce que c'est que la vie. La nuit du tombeau est la grande lumière. Là, toute illusion s'éteint. Les yeux sont dessillés, l'oreille entend, l'âme, s'ouvrant à la réalité, comprend et désire ; et la bouche, veut parler, la main s'offre à l'action... Hélas ! il n'est plus temps ! Trop tard, les regrets ! Trop tard, tous les désirs ! La mort a passé ; il fallait vivre avant.

Devant une tombe, que tout homme descende en lui-même : peut-être la sienne se creuse-t-elle aujourd'hui. Et s'il sait écouter, il entendra :

La vie n'est pas un jeu ; car la douleur y a trop grande place. Et, de ses heures qui tombent, trop brèves, il n'en est point qui n'apporte son mal.

La vie, pourtant, n'est pas triste : sur le seuil Dieu nous attend.

La vie n'est pas riante, jamais ; car, entre la montée lente et plaisante, et la conquête ardue ; entre se laisser vivre et se faire sa vie, il faut choisir. Et tout choix est pénible : il suppose le renoncement à l'une des parts, qui, elle aussi, aurait eu ses plaisirs et ses consolations. Et, lorsqu'enfin on a choisi, lorsqu'on a dit :

« Je suivrai ce chemin », il faut accomplir ses promesses. Cela peut aller jusqu'au martyr, jusqu'à la mort voulue pour justifier son choix et le parachever, jusqu'à la mort soufferte pour témoigner de sa fidélité à l'idéal.

Et l'homme s'effraye, l'homme tremble, il interroge : « Comment donc dois-je vivre ? Je ne sais rien, et le monde pour moi n'a point de leçons. Je suis faible, et pour moi le monde n'a point de forces ! »

Et la voix répond : « Pourquoi chercher encore ? N'as-tu pas entendu la grande leçon ? »

Bienheureux les cœurs purs ! Combats ton égoïsme.
Bienheureux les pauvres d'esprit ! Humilie ton orgueil.

Bienheureux les pacifiques ! Sois bon et sans violence.

Bienheureux ceux qui sont doux ! Sois compatissant aux miséreux.»

Et l'homme se soustrait, l'homme recule :

« Mais quoi ! c'est la souffrance toujours et toujours le travail ?

— Oui, c'est la lutte et le sacrifice ; c'est le don de soi et le renoncement ; c'est la douleur. Pourtant la vie a un sens : elle prépare la mort.

« Nous sommes tous comme Isaac, portant le bois de son sacrifice et gagnant la montagne où il doit être immolé ».

Et quand vient l'heure dernière pour celui qui n'a pas entendu — malheureuse victime des promesses du monde — tout est perdu. Il meurt, et sa mort n'était pas préparée, il s'en va dans l'Eternité, jeter son âme au confluent des vies, ainsi qu'un fleuve s'en va perdre ses flots aux profondeurs des mers. Sa trace plus claire, un instant, s'aperçoit sur les ondes plus sombres. C'est le souvenir. Cette âme partie laisse après elle un peu du limon de ses œuvres, et quelques âmes aussi, qui, pour leur soeur verseront quelques pleurs.

Des larmes et des prières ! C'est tout ce que peuvent ceux qui restent. L'espoir leur est permis ; mais, sur le sort des disparus, sur leur nouvelle vie, les mortels n'ont jamais que des doutes :

« Où sont-ils ? Qui nous le dira ? »

Aux questions angoissées des âmes dans le deuil il est une réponse, une seule :

« *Beati mortui* ! Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! » OSCAR DE CHASTONAY, phys.